SEUIL

Guy Konopnicki

# Éloge de la fourrure

*Petit traité du poil lustré*

# Éloge
# de la fourrure

16°Z
23701
(160)

## Du même auteur

**ROMANS**

Au chic ouvrier
*Hallier/Albin Michel*

Les bouches se ferment
*Albin Michel*

Les Amoureux de la veuve
*Olivier Orban*

Au nouveau chic ouvrier
*Grasset*

**ESSAIS**

Balades dans la culture
*Éditions sociales*

La Momie de Lénine
*Garnier*

La Place de la Nation
*Olivier Orban*

L'Amour de la politique
*Grasset*

La France du tiercé
*La Manufacture*

L'Âge démocratique
*Grasset*

Chante petit coq, chante !
*Grasset*

**PAMPHLETS**

Vive le centenaire du PCF-2020
*Hallier/Albin Michel*

Loto-satisfaction
*Régine Deforges*

Réflexions sur la question goy
(en collaboration avec Brice Couturier)
*Lieu commun*

**SOUS LE NOM DE KONOP**

Pas de kaddish pour Sylberstein
*Gallimard, coll. « Série noire »*

DL- 13 09 1995 24845

824
2046980

*Guy Konopnicki*

# Éloge de la fourrure

## Petit traité du poil lustré

1018

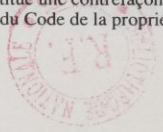
*Éditions du Seuil*

COLLECTION DIRIGÉE PAR NICOLE VIMARD

ISBN 2-02-025715-7

© Éditions du Seuil, septembre 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*Ce petit traité du poil lustré*
*et de quelques poils hérissés*
*est dédié*
*à toutes les Vénus en fourrure*
*et à la mémoire de*
*Henri Konopnicki,*
*maître fourreur*

# 1
# Le sanglot des mannequins

La fourrure est aujourd'hui considérée comme un crime. Le seul fait de la porter passe pour un attentat contre de pauvres bêtes.

Cette parure sensuelle devient un signe extérieur d'infamie, la marque d'une insupportable cruauté. Il serait donc criminel de rêver de boas et de capes, de ces manteaux au poil soyeux, de ces silhouettes de femmes en fourrure dans le halo des phares et sous les lustres des théâtres !

Elles nous seraient interdites à jamais, ces cascades de pelages, ces débauches de couleurs dans l'infinie diversité des bruns, des ocres, des gris et des dégradés du noir au blanc ?

Suis-je complice d'assassinat en effleurant de mes doigts la douceur animale ? Je n'éprouve aucun remords et je refuse de renoncer à ce frisson d'un corps que l'on enveloppe doucement dans la fourrure, à cette émotion d'un instant, lorsque la soirée s'achève sur les promesses de la nuit !

L'ordre moral se cache sous de nouveaux masques, il se pare de multiples couleurs : vêtu de

pourpre, il en veut au latex de nos gants d'amour, caché sous une défroque verte, il prononce l'interdit et l'anathème, au nom d'une étrange écologie qui ne supporte pas l'emploi des matières naturelles !

De l'esprit bourgeois, il nous restera le pire, qui nous condamne à vivre dans le calcul mesquin ! Voici que l'on entend nous priver de ce qui rendait, le temps d'un soir, la bourgeoisie supportable : les bourgeoises et leur manière de confondre le luxe et le désir.

Hier, le bourgeois, même le petit, offrait une fourrure à sa femme : le néo-bourgeois d'aujourd'hui lui offre un ordinateur, avec programme intégré pour tenir les comptes du ménage. Boris Vian ne se trompait pas, on ne fait plus sa cour en jetant fourrures et bijoux aux pieds de la dame, le cadeau de noces est une cuisine équipée avec le ratatine-ordures et la tourniquette à faire la vinaigrette.

La réussite se mesure à la taille du congélateur.

Elle est glaciale, cette fin de siècle. Ce n'est guère le moment de se passer de fourrure !

Un mot épouvantable hante le vocabulaire lorsque l'on juge des productions humaines. Le mot « besoin » est aussi sordide que le verbe « faire ». La fourrure ne *fait* pas partie des *besoins*. Nous vivons entourés de maîtres-penseurs qui tiennent l'économie pour une philosophie. Elle hante le vocabulaire, nous

infecte de nécessités et prétend imposer d'austères résolutions. Pourquoi se préoccuper de ce qui ne saurait s'élever au rang des besoins ? Autant dire que nous vivons des temps de merde. Des temps besogneux.

Inquiets de l'irruption des passions, pressés de céder quelque chose aux défenseurs des petites bêtes, les esprits sérieux lâcheraient volontiers la fourrure !

Ils nous ôteraient la beauté, la volupté, le désir, pourvu qu'on ne touche pas à la barbaque présentée en ignobles montagnes dans les hypermarchés... Affaire de goût. Quant à moi, je me passerais volontiers des viandes fadasses et de la boucherie en gros : l'entrecôte congelée me semble moins essentielle que cette lueur allumée dans le regard des femmes, lorsqu'elles se parent de la splendeur d'une fourrure. L'éclat du renard blanc ou les reflets du vison leur donnent ce port de tête gracieux, cette façon de marcher ou de présenter le dos pour enfiler un manteau en guettant l'émotion de celui qui le tient en tremblant.

Je veux encore me brûler les mains, au creux de mille reins, entre la robe et la doublure de satin. Je veux voir et revoir le chinchilla de Carole Lombard, dans le train de luxe d'Howard Hawks, et découvrir le visage de Greta Garbo sous le capuchon d'Anna Karenine.

L'époque écoute le fantôme d'un mythe de cinéma. Est-ce bien elle, Brigitte, que je revois encore toute parée de cuir, lorsqu'elle n'avait besoin de personne en Harley Davidson ? Est-ce bien elle, cette voix sensuelle ? Ne vous déplaise, je veux entendre *La Javanaise* de Gainsbourg, revoir la Bardot du *Mépris*.

Rendez-nous les divines, les stars de la légende, qui guettaient l'hiver jusqu'en Californie et se rendaient aux premières torrides d'Hollywood en voiture découverte pour se montrer dans la plus somptueuse des tenues ! Je suis resté dans la foule de Beverley Hills, je vois des zibelines descendre des Rolls et des Bugatti, je frôle des renards bleus sur Sunset Boulevard, j'ai mis le monocle d'Erich von Stroheim, elles sont extravagantes et sublimes, les gloires du cinéma muet, quand les étoles de vison frissonnent sur des dos nus.

Où est ton manteau d'impératrice rouge, Marlene, celui que tu portais lorsque Josef von Sternberg te faisait chevaucher dans les neiges de Russie ?

Les impératrices blanches d'aujourd'hui devront-elles se parer de ces sous-produits pétrolifères, de ces immondes tissus synthétiques que l'on emploie, indistinctement, pour le vêtement et le sac-poubelle ?

Passe encore qu'en sa retraite Bardot efface le souvenir magnifique de Brigitte ! Voici qu'en pleine gloire nos stars d'aujourd'hui prétendent à la sainteté et, nouvelles petites sœurs des pauvres bêtes, embrassent une cause dégoulinante de guimauve.

Mais qu'importe la beauté, pourvu que rongeurs et prédateurs divers gambadent en liberté ! Les entrées des soirées perdent leurs allures de fête, on vient au vestiaire déposer des vêtements froids et privés de charme. Des produits de marque, uniformes réduits à leur usage, peuplent les rues. On ne devine plus les mains sous le manchon, la chevelure sous la toque et les épaules sous l'étole aux reflets dorés.

Le sexe lui-même devient incertain sous l'affreux anorak qui n'était en rien destiné, à l'origine, à hanter les villes. Mais, puisque l'on se promène aujourd'hui, sur les Champs-Élysées, en arborant des pompes de sport, auprès desquelles les charentaises des concierges d'antan passeraient pour des escarpins, il est sans doute déjà vain de défendre un usage « archaïque » et « barbare ». Le gibier des montagnes a laissé ses domaines aux remontées mécaniques. On ne porte plus de peau de mouflon, on s'affuble d'un accoutrement de skieuse !

Les femmes ne rêvent plus de fourrures, elles croient devoir défendre de petites bêtes et afficher des sentiments « humanitaires ».

Je dis bien humanitaires, et non animaliers, puisque c'est ainsi que l'on parle lorsqu'il s'agit, pourtant, des bêtes !

Cindy Crawford, après Kim Basinger, jure que jamais elle n'acceptera de porter de fourrure, qu'elle

entend défendre un traitement moral des animaux. Elle pose nue, pour une photo-manifeste… un chat siamois dans les bras. Pourquoi un chat ? Il y a longtemps que l'on n'attrape plus les chats dans les rues pour leur fourrure.

La peau de chien de Nini, la petite paumée de la Bastille, c'était à l'époque des rues froides et des marchands de peaux de lapin.

On se couvrait de tout pour arpenter les trottoirs, les chats et même les chiens finissaient parfois sur le dos des rôdeuses des berges, le long de la Seine ou de la Tamise. Ce n'était pas de la très belle fourrure. Les manteaux de chat perdaient leurs poils, et le chien finissait toujours par sentir le vieux clébard mouillé.

Dans les bas-fonds des métropoles, on ne connaissait pas le « traitement moral » des animaux.

Désormais, toutes espèces confondues, on ne sait plus ce qui sépare l'animal de compagnie, cet ancien domestique, des diverses espèces dont l'homme a toujours tiré sa nourriture et son vêtement.

Les loutres, les zibelines et les visons sont désormais considérés comme des animaux supérieurs, pourvus d'une âme et d'une sensibilité.

Un ersatz de religion de la vache sacrée triomphe sur la planète, avec une sensiblerie de bazar en guise de théologie. Tout quadrupède devient objet de vénération, il a ses adorateurs et ses défenseurs, alors que

l'homme devient l'espèce la moins défendue de l'univers, le nouveau gibier des grandes battues de cette fin de siècle. Tout pour les veaux, les phoques et les fouines ! Rien pour la Bosnie, le Rwanda et la Tchétchénie !

En Angleterre, une femme est morte en se portant au secours de quelques veaux de boucherie. Cependant, les gouvernements européens ont rassuré leurs peuples : tant qu'ils seront là, personne n'ira mourir pour la Bosnie. Excepté les Bosniaques.

Les Kurdes, isolés dans les montagnes, massacrés par Saddam Hussein au lendemain de la libération des puits de pétrole par les Casques bleus, les Kurdes disaient aux rares Occidentaux qui s'intéressaient à eux : « Dommage que nous ne soyons pas des bébés phoques ! Vous seriez dix fois plus nombreux à venir nous sauver ! »

Et, s'il y avait eu des gazelles et des léopards massacrés au Rwanda, nous aurions vu des manifestations et des dizaines de stars se précipitant à l'Élysée pour exiger la cessation de toute aide française à ces barbares. Personne n'a jugé utile d'aller manifester pour le Rwanda. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes ont été massacrés, mitraillés avec des armes françaises. Mais on ne va pas dans les arsenaux pour protester ! Qui se mettra en travers d'un convoi d'armes destiné à des massacreurs ? On trouvera ce courage pour les veaux !